

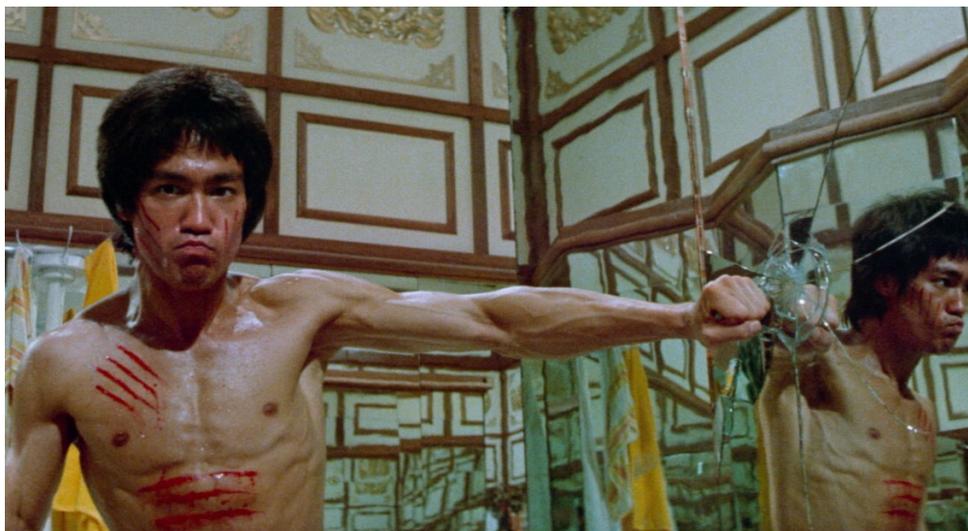
KILL THE DARLING

numéro 12 - 08/02/2021

ÉDITO

Suite au revirement déplorable de la Ville de Paris à l'égard du cinéma La Clef Revival, de la trahison des promesses de campagne des pouvoirs publics et du renoncement de leurs propres vœux au dernier Conseil de Paris (jeudi 4 février 2021), l'Association Home Cinéma ne se laissera certainement pas abattre. Notre activité continue et nos nombreux pas de côté nous en préservent : l'initiative du cinéma plein air, la création d'un fanzine hebdomadaire (entre vos mains), la mise en place d'ateliers d'initiation aux techniques du cinéma, l'accompagnement de projets de courts-métrages (le Studio 34) et, très prochainement, une diffusion radiophonique émise depuis « nos » murs le confirment. Ces pas de côté n'ont cessé d'accabler le manque d'imagination d'un potentiel acquéreur exempt de tout imaginaire (et de projet concret et viable... d'où leur envie revendiquée de nous assimiler!) ainsi que l'impotence (complice?) des pouvoirs publics...

Mais revenons à la spiritualité martiale de notre dernière séance (*The Streetfighter* de Shigehiro Ozawa, 1974) du 29 octobre 2020 comme à un fétiche, un porte-bonheur, pour maintenir plus que jamais notre cap et tirer de leurs échecs (et non des nôtres), notre vitalité revigorée!



Opération Dragon, Robert Clouse, 1973

« Endurcis-toi. Deviens le meilleur. Jamais... Personne ne doit te battre. » (*The Streetfighter* de Shigehiro Ozawa)

Le combattant martial pourrait personnifier la lutte acharnée du Cinéma La Clef Revival contre la spéculation immobilière et la pandémie, mais également contre les visées totalitaires du Groupe SOS à l'égard du secteur culturel parisien¹. Et ne parlons pas de notre ressentiment amusé à l'égard de la Ville de Paris, qui demeure aveugle et sourde à notre geste cinéphile sublime et totalement désintéressée...

Ce qui est certain, c'est que la figure cinégénique du combattant – du cancre à l'élève modèle partageant une dextérité performative – doit nous inspirer, encore et toujours, face à ces temps durs. Le combat continue, et dans la joie s'il vous plaît! Et ce malgré les confinements à répétition, et les couvre-feux métronomiques et aliénants. Même si convaincre les politiques à préempter (que leur faut-il de plus?) devient de plus en plus absurde, et même si pousser le propriétaire de ce « cher » cinéma à céder son bien privé en faveur d'un bien commun semble définitivement peine perdue... Et même si, enfin, contrer des groupes privés comme le Groupe SOS pourrait relever du défi insurmontable... Douter de nos forces créatives serait faire fi de notre capacité collective à se réinventer et à s'adapter aux épreuves, et ceci seulement armé•e•s de notre imaginaire. Ce qui est impossible pour nous, c'est de céder à toute démission ou rémission, surtout lorsque l'ennemi est un groupe privé voulant redorer, coûte que coûte, son image non plus au soleil, mais au feu d'un imaginaire qu'ils n'ont pas! Et surtout quand il tente de racheter notre lutte, notre projet sans même nous demander notre avis et ce, au détriment de nos vies précaires et bénévoles investies pour la noble et modeste cause de préserver notre, votre petit cinéma!

« Souviens-toi... L'ennemi n'a qu'images et illusions... Derrière lesquelles il cache ses motivations réelles. Détruis l'image, et l'ennemi sera anéanti. » (*Opération Dragon* de Robert Clouse, 1973)

Ceux et celles qui se sentent visé•e•s pourraient bien être concerné•e•s... Ce n'est pas une menace de notre part, c'est une promesse!

Plus dure sera la lutte, plus fort sera Home Cinéma!
Aujourd'hui est un fauve, demain verra son bond!

Home Cinéma

¹ « La Clef sera un laboratoire, pour voir si nous pouvons répliquer ailleurs le modèle que nous avons en tête. Certains cinémas vont avoir du mal à se relever de la crise qui les a contraints à rester longtemps fermés. », Nicolas Froissard, l'un des dirigeants du Groupe SOS, dans un article du *Monde* datant du 23 décembre 2020.

GARDEZ EN TÊTE CES FILMS-MYSTÈRES...

Entre le 17 et le 20 février,
vous en entendrez parler !

Et de vive voix !



Human Lanterns, Chung Sun, 1982



La coupe à dix francs, Philippe Condroyer, 1974



La Stratégie de l'Escargot, Sergio Cabrera, 1993



The Warriors, Walter Hill, 1979

ENTRE LA MÉMOIRE ET L'IMAGE

Retour en images sur l'œuvre d'un photographe lyonnais du XIXe siècle qui, aux débuts de la photographie argentine, a documenté à travers ses prises de vue la ville de Lyon.

Louis-Antoine Froissart, à ne pas confondre avec Antoine Froissart qui fut candidat du Nouveau Parti Anticapitaliste (NPA) aux élections législatives dans la 3^e circonscription du Pas-de-Calais en 2012, était un photographe lyonnais. Né en 1815 et mort en 1860, L.-Antoine Froissart est étroitement lié à la ville de Lyon. L.-Antoine Froissart a son studio au 22 rue Mercière.

Comme il travaille pour le compte du service municipal de Lyon, il pratique une photographie documentaire qui immortalise des scènes ou des événements de la vie de la ville.



Il utilise les procédés du tirage au papier salé, le tirage albuminé et la stéréographie.

Louis-Antoine Froissart est surtout connu pour avoir capté les inondations de 1856 et les destructions qu'elles ont causées dans la ville.

À l'heure où la Seine est en crue au pied du Jardin des Plantes à Paris, voici deux extraits de la série *Inondations de Lyon (1856)* : vue des dégâts causés par les eaux.

J.J.

FEUILLE DE ROUTE

pour un journal de bord à recomposer

Lundi 24 février 2020 (première partie) :

À découvert depuis le début de l'occupation, et conscient de m'être mis un peu trop souvent sur le devant de la scène pour mieux protéger la joyeuse troupe qui m'accompagne, aussi bien des risques juridiques que des étiquettes médiatiques, je me suis bien grillé socialement. Pour ce qui sera d'une éventuelle recherche de job au sortir de l'occupation, on repassera...

Personne ne voudra d'un militant du cœur ou d'un passionné illuminé, encore moins d'un occupant assumant pleinement son statut illégal... Alors, dans un tel contexte, autant ne pas y aller de main morte pour évoquer les points noirs de l'occupation ! Dans le lot, celui, culminant, d'un cinéaste dont je ne tairai pas le nom, tant il incarne à la perfection la démagogie et l'opportunisme des plus vils. Il s'appelle Jean-Charles Fitoussi. À lire ce qui va suivre, vous allez comprendre que mon exutoire est de bonne guerre !

« *Ils me poussent trop loin, fiston. Ils présument de ma bonne nature. Moi, je te le dis, j'aime pas mes ennemis comme un chrétien devrait le faire. Oh que non !* » (W.R. Burnett, *Saint Johnson*)

Une occupation, ça consiste aussi à se prémunir des cinéastes qui utilisent le contexte « engagé » du cinéma occupé pour briller. Non seulement, ils ou elles vous épuisent au travers de leurs exigences déplacées, contraignantes, faisant fi de votre volontariat bénévole, amateur et précaire, en prise avec une justice féroce, voire avec les forces de l'ordre. Ces cinéastes s'avèrent être de véritables parasites aveuglés d'un égo indécent qui profitent, sans commune mesure, de la situation qui leur est offerte (ou qu'ils s'offrent pour une reconnaissance éphémère, temporaire). L'occupation d'un cinéma nécessite un réel soutien de la part des cinéastes, contrairement à un cinéma traditionnel qui, dans un mouvement inverse, défend les films et le travail des réalisateurs et réalisatrices. Dans le cadre d'une occupation, le schéma s'inverse, donc : ce sont ces mêmes films qui doivent défendre un cinéma fragilisé.

Jean-Charles Fitoussi est un spécimen emblématique du genre, qui a déployé ce soir l'étendue de toute sa perversité, et tenté de dévoyer pour son propre compte l'engagement précieux, mais fragile, des occupant·e·s !

Ingénieur de formation, Fitoussi bifurque vers le cinéma et revendique une filiation à Jean-Claude Biette, avant de devenir l'assistant des Jean-Marie Straub et Danièle Huillet, et de se faire produire par Paolo Branco.

Je me suis souvenu l'avoir vu et l'avoir cadré, quatre ans plus tôt, à la Cinémathèque française, lors d'un hommage qui lui était rendu. J'avais été dépêché par le service audiovisuel de la Cinémathèque pour lequel je travaille en tant que vacataire cadreur depuis maintenant 14 ans. L'hommage était organisé par deux chefs de service de la Cinémathèque, Jean-François Rauger, directeur de la programmation, et Bernard Benoliel, directeur de l'action culturelle, actifs dans l'institution depuis une vingtaine d'années. Je me souviens maintenant d'une certaine arrogance de la part du cinéaste à leur égard, sans que je ne la verbalise vraiment, sur le moment. Il semblait trouver ça normal, tous ces éloges qui lui étaient attribués. Son attitude suffisante me gêna un peu, de même que sa jouissance à parler de ses propres films, sans aucune distance ni second degré. J'étais d'autant plus surpris que je n'avais jamais entendu parler de lui ou de ses films.

Mi janvier, Fitoussi fit irruption au cinéma La Clef dans le courant de la journée, bien avant qu'on ouvre les portes au public. Il venait quémander une séance lui étant consacrée. Il m'a fallu lui dire que l'on ne programmait que des films qu'on avait au préalable vus et qu'on voulait défendre. Je lui expliquai également le contexte du cinéma dans lequel il se trouvait, qu'il avait été rouvert grâce aux forces fédérées des squats d'artistes de manière désintéressée (quand j'y repense, de parler de ce geste collectif sublime à ce pauvre type est totalement risible, et relevait d'une perte de temps incroyable) afin de rendre son activité et son statut associatif à ce cinéma de quartier fermé puis oublié. Je lui confiai qu'on était six assignés, six à s'être mis sur une procédure juridique et qu'on risquait des amendes très lourdes. J'insistai aussi sur l'importance des films projetés entre ces murs, qui contribuaient à maintenir le battement de cœur du cinéma. Je comparai les films à du charbon qu'on enfournait dans la bouche béante d'un train à vapeur. Je l'avertis ensuite que le lecteur de DCP n'était pas encore fonctionnel, malgré notre travail en cours. Je finis par lui faire part du fait que le projecteur 35 mm ne fonctionnait que dans la petite salle, et que le prix libre des entrées d'une séance revenait à l'association Home Cinéma, et servait à tous les frais nous incombant : maintenance, logistique et sécurité du lieu, mais aussi les frais juridiques en cours et à venir.

En somme, ce que je lui disais, c'est que son film ne pourrait pas bénéficier d'une projection optimale, telle que proposée dans un cinéma traditionnel. Je lui exposai le fait qu'un cinéma occupé est une sorte de lieu transitoire, déchiré entre les forces internes d'un collectif et les puissances externes d'un propriétaire et de politiques. Je lui fis aussi tout un topo sur la situation complexe du cinéma, sur le caractère inconfortable, contraignant, voire épuisant d'un rôle d'occupant. Je ne sais par quel miracle, il réussit à obtenir de moi de déroger à ma propre règle d'or que j'avais pourtant, plus ou moins, réussi à soumettre au collectif : celle de voir et d'aimer les films (suffisamment du moins pour les assumer publiquement et en débattre) que l'on veut programmer. L'autorité prestigieuse, sacerdotale et historique de la Cinémathèque m'influença peut-être, à vrai dire... ainsi que ses paroles (qui s'avèrent être en l'air !) promettant un film-tract de son cru, en notre faveur... et si ce cinéaste est « important », cela pouvait contribuer à sortir ce cinéma de l'étau dans lequel il se trouvait, et nous aussi, les assignés ! Notre sort était scellé au cinéma. Tout était bon à prendre, arrivé à ce stade-là ! Et puis, reconnaissons-le, l'insistance mielleuse et sournoise, intéressée et confite de Fitoussi eut raison de moi tel un serpent étouffant sa proie de sorte à ce que mon dernier souffle libérateur fut d'accepter. On convint d'une date et ce serpent bien perfide partit enfin !

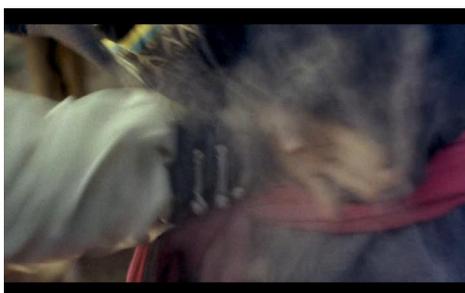
On peut dire qu'il m'eut à l'usure et, pour ma défense, on ne mesure pas assez la fatigue provoquée par le gardiennage quotidien d'un lieu. On ne mesure pas non plus l'espèce de folie croissante qui s'imisce et qui peut nous faire prendre des décisions étranges, saugrenues, allant à l'encontre même du bon sens. À plusieurs reprises, je le sollicitai par téléphone pour voir son film *Je ne suis pas morte*. Peine perdue. Je finis par comprendre, à force du don dont il usait pour botter en touche, que je ne verrai jamais son film avant sa projection, programmée au lundi 24 février. Et pourtant, il fallait bien vérifier le fichier de son film pour que la projection se déroule au mieux...

Finalement, il passa au cinéma la veille de la projection, avec des extraits de son film n'excédant pas une minute, et dans des exports et des formats d'image variables. Il nous asséna de conseils techniques en tout genre, dont la plupart allaient bien au-delà de nos connaissances d'apprentis projectionnistes, voire d'amateurs volontaires et conciliants. Il alla jusqu'à nous demander de photographier l'écran, pour qu'on se rappelle du moindre paramètre !

Le 24, au matin, il récidiva avec des exigences techniques déplacées au regard de toutes les problématiques de l'occupation qu'on devait affronter au jour le jour, et qui ne concernaient pas vraiment son film... Il nous demanda de projeter depuis un mac, plutôt que depuis le PC installé en cabine, puis nous envoya la photo de son câble HDMI, accompagnée de nouvelles requêtes. Il ne pouvait pas s'y prendre plus tôt ! Je devais finir d'écrire de toute urgence un long tract. Harcelé par ses incessants textos, j'imprimai une mauvaise version du texte qui contenait une coquille désobligeante. Je dus tout refaire ! Fou de rage de ne pas pouvoir me concentrer même cinq minutes sur mon texte, qui concernait la sensibilisation de l'opinion publique au risque d'expulsion par les forces de l'ordre, je suppliai Luc de prendre en charge l'énergumène. Au-delà de toutes mes prédictions possibles et imaginables, Fitoussi allait faire vivre à mon acolyte et compère solidaire, protecteur et bienveillant, un véritable enfer !

À suivre...

C.G. (Remerciements : G.C.)



Wing Chun, Woo-Ping Yuen, 1994

LE PLAN QUI BUTE

Un plan qui fait tiquer, qui dérange, qui résiste, qui titille nos sens ou le sens de la séquence. Un plan qui déroge au reste du film, qui échappe à l'analyse, qui ouvre une brèche. Bref, un plan sur lequel on bute.

Le plan qui bute de la semaine, c'est le sourire de Grégoire Colin dans *Beau Travail* de Claire Denis (2000).



Dans notre séquence, Gilles Sentain (Grégoire Colin, donc) se fait raser la boule par un co-légionnaire. Plus précisément, le préposé à la coiffure passe le dernier coup de tondeuse sur ce maigre crâne, avant de le frotter vigoureusement pour en enlever les derniers petits cheveux. C'est alors que la bouche de Sentain, jusque-là droite comme un corps de soldat, esquisse un léger pli, avant de s'ouvrir en un large et franc sourire. Ce rictus-surprise s'accompagne d'un léger désaxement du regard qui, en abandonnant sa frontalité dure, trahit une gêne. À ce moment précis, le légionnaire baisse la garde. Est-il embarrassé ?

Fraîchement débarqué à Djibouti, Sentain n'est pas encore habitué à la proximité physique qui régit pourtant la vie commune, au sein de la base militaire. Un geste tel que celui-ci, qui contient quelque chose de tendre, a de quoi le déstabiliser. Ou bien, ce geste lui en rappelle un autre. Car ébouriffer de la sorte les cheveux d'un garçon assis, c'est un geste presque parental. Pourtant, Sentain dit n'avoir ni père ni mère : il aurait été trouvé dans une cage d'escalier. C'est d'ailleurs la seule chose que l'on saura de lui...



Sentain est un mystère, une page vierge sur laquelle l'adjudant-chef Galoup (Denis Lavant) projette ses obsessions les plus sombres. Dès les premières secondes de leur rencontre, Galoup voit dans cette nouvelle recrue un concurrent, un électron libre, une menace. Est-ce de la jalousie ? Et si le jeune homme se rapprochait trop du commandant Forestier (Michel Subor), que Galoup admire au plus haut point ? Pourtant, rien ne laisse présager d'une relation particulière entre Forestier et Sentain, si ce n'est un court dialogue, au cours duquel le jeune allume la cigarette de l'ancien... C'est tout. Non, nulle raison à la peur de Galoup. Du moins, aucune raison objective, palpable. En fait, ce qui expliquerait cette haine sourde qui monte en Galoup se situerait moins du côté des actes ou des dialogues que de l'atmosphère dans laquelle évoluent les personnages. Une atmosphère de torpeur, d'étouffement, dans laquelle ces corps s'entraînent d'arrache-pied pour des combats qui n'ont jamais lieu, sous des regards d'habitant•e•s interloqués mais nullement impressionnés. Que font-ils là, tous ces soldats ? Ils passent le temps, dépensent leur énergie en exercices et en jeux ; ils comblent le silence par des cris et des moqueries. Ils attendent qu'une guerre éclate, la seule chose qui justifierait leur présence.

Soumis au même régime, serinés aux mêmes ordres, rompus aux même protocole d'endurcissement, les légionnaires sont tous interchangeables ; d'ailleurs, leurs quelques lignes de dialogue sont attrapées au vol par des plans larges, qui ne permettent pas de distinguer qui dit quoi. Denis et sa cheffe opératrice Agnès Godard filment le régiment comme un seul et même organisme.



Le seul qui échappe à ce tout, c'est bien Sentain. Son regard draine une histoire et une mémoire qui racontent un hors-champ à la base militaire ; son corps est le fruit d'un autre quotidien. Et dans les mondes de Claire Denis, qui s'attache souvent aux manifestations des sentiments les plus forts, sans pour autant chercher à les expliquer, ces infimes différences suffisent à faire dérailler la machine. Les mondes de Claire Denis, ce sont des mondes de sentiments bruts, à vif, débarrassés des règles de la morale : « *Je suis inapte à la vie, inapte au civil* », murmure Galoup pour lui-même.

C'est ce même Galoup qui, en début de film, s'avoue « rouillé » ; son corps ne suit plus. C'est peut-être pourquoi, lorsque surgit l'étrange Sentain, le canaliseur qu'est la dépense physique ne suffit plus. Sentain ouvre chez Galoup la boîte aux émotions. Des émotions injustifiées, irrationnelles, mortifères, moralement répréhensibles, mais débordantes, actives, obsessionnelles. Elles prennent le pas sur le bon-sens de cet « adjutant parfait » ; elles l'aveuglent.



Car très certainement, Galoup fait erreur. Sentain n'est ni un danger, ni même un mauvais soldat. Du moins c'est ce que semble dire notre plan-qui-butte : ce sourire est celui de l'innocence, celui d'un jeune homme qui rit encore quand il se fait secouer la tête, celui d'un naïf qui ne soupçonne pas la tempête à venir. Ce seul plan suffit à nous faire aimer ce personnage qui, par ailleurs, ne fait rien pour susciter notre empathie. Heureux est le spectateur qui saisit ce sourire au vol. Tout à coup, un peu d'amusement et de gêne surgissent du microcosme opaque, brutal et tortueux qu'est la base militaire. Heureuse est la cinéaste qui attrape chez son acteur un tel moment de naturel. Car ce sourire n'a pas pu être écrit au scénario ; il est trop spontané, trop progressif, trop « à côté » de la tonalité de la séquence. Pourtant, il raconte plus de choses que mille et un dialogues, et fait plus exister Grégoire Colin à l'écran que tous les effets de mise en scène.

On dirait presque que le film a été fabriqué pour ce plan. Claire Denis regarde ses acteur•ice•s avec un amour et une attention avide d'accidents. À tel point que si l'un d'eux/elles déroge à la noirceur écrite, pour soudainement offrir un éclat de lumière, elle l'accepte, elle l'enregistre et laisse, au montage, le temps à cet éclat de se déployer pleinement — pour nous l'offrir à son tour.

G.C.

HOMMAGE À ANTOINE F.

En cet hiver 2021, à travers une filmographie sélective présentée chronologiquement, nous, cinéphiles de La Clef Revival, nous fendons d'un texte hommage au cinéaste Antoine Fuqua, dont l'œuvre s'étale de 1998 à 2021.



La chute de la Maison-Blanche, Antoine Fuqua, 2013

Un tueur pour cible, un titre prémonitoire pour un premier film, puisque La Clef Revival ne craint aucun prédateur
Piégé, le cinéma La Clef l'est, en raison de l'abandon du secteur culturel par la Mairie de Paris
Training day, ou la régularité de l'entraînement quotidien comme nerf du combat cinéphilie
Aux *Larmes du Soleil*, nous privilégions les rires dans les salles obscures
The call, comme nos appels répétés à la préemption et au respect du travail des bénévoles de La Clef
Shooter, tireur d'élite, visionnaire en effet, car actuellement la création artistique se délite
À *L'élite de Brooklyn*, nous préférons les luttes de Censier
La chute de la Maison-Blanche, celle sise place de l'Hôtel de Ville, contraste avec le succès de Home Cinéma
La rage au ventre, elle nous envahit depuis le 4 février 2021 et le renoncement de la Mairie de Paris à ses engagements
Les sept mercenaires étaient en réalité six assignés
Infinite, une œuvre de science-fiction, un film que La Clef se verrait bien programmer à sa sortie le 19 mai 2021

Et la suite? Si Antoine F. apparaît subrepticement dans *Le Figaro* de la semaine dernière, nous n'en apprenons guère plus quant à ses futures intentions cinématographiques.
Wikipédia nous en indique davantage : le tournage de son prochain film, *The guilty*, aura lieu en 2021.
Guilty?
Coupable?
Mais coupable de quoi?
De spéculation immobilière au sujet du dernier cinéma associatif de Paris?
D'accapuration de l'effort incessant des bénévoles qui font vivre le cinéma La Clef?



Training day, Antoine Fuqua, 2001



La rage au ventre, Antoine Fuqua, 2015

M.K.

DRÔLE DE RENCONTRE



My Own Private Idaho, Gus Van Sant, 1991

Sans toit ni loi, Agnès Varda, 1985



Je t'aime, je t'aime, Alain Resnais, 1968

Go go go, Marie Menken, 1964



Beau travail, Claire Denis, 1999

G.C.



The Blade, Tsui Hark, 1995



Pedicab Driver, Sammo Hung, 1989



PLANS SUR LA COMÈTE



La dernière fois qu'un film m'a complètement secouée, au point d'en être hantée pendant plusieurs semaines (et jusqu'à aujourd'hui) c'était grâce à un personnage féminin comme je n'en avais jamais vu auparavant : celui de Cebe Barnes dans *Out of the Blue* de Dennis Hopper (1980) interprété par Linda Manz, qui avait fait sa première apparition au cinéma deux ans auparavant, dans *Les Moissons du ciel* de Terrence Malick.

Si le film est si explosif c'est dû en grande partie à la performance inouïe de la jeune actrice qui a su donner à son personnage d'enfant punkette un caractère franchement éblouissant.

Véritable boule d'énergie, Cebe est une adolescente rebelle qui voudrait grandir vite et brûler toutes les étapes. Toujours prête à se battre, elle parle fort, voue un culte absolu au King Elvis à qui elle s'adresse comme à un dieu et n'aime décidément pas les règles. « *Subvert normality. Kill all hippies!* », telle est la devise punk qu'elle clame fièrement et sans relâche à qui veut bien l'entendre. Elle veut faire savoir au monde qu'elle a beau être une jeune fille, personne ne l'obligera à être obéissante et soumise. Mais c'est surtout pour échapper à un lourd traumatisme d'enfance et à un environnement familial plus que chaotique qu'elle construit ce personnage aussi agressif.

Ce qui est bouleversant chez Cebe c'est bien cette furieuse urgence de vivre qui la consume et que personne, sans doute, n'aurait su interpréter aussi absolument que l'a fait Linda Manz (qui dit d'ailleurs s'être beaucoup inspirée de James Dean pour ce rôle...!).

Elle fait partie de ces acteur•ice•s qui adhèrent tellement entièrement à leur personnage qu'ils ne semblent exister qu'à l'intérieur du film et il est même difficile de les penser en dehors du cinéma tant celui-ci semble être devenu leur

vraie maison, là où ils sont le plus à leur place. En l'occurrence, Manz a affirmé que le rôle de Cebe est celui dont elle a été la plus fière et qu'elle avait été à 100% elle-même pour l'incarner. Il était effectivement très proche de sa propre vie : élevée à New York par une mère célibataire, elle a eu une enfance troublée, enchaînant les fugues et les différents établissements scolaires. Elle-même « garçonne » (c'est le titre assez décevant du film en français), elle dit : « *I'll always be that character. I'm just a tough little rebel. A survivor, I guess that's what you'd call me.* » (« Je serai à jamais ce personnage. Je suis simplement une petite rebelle tenace. Une survivante, j'imagine que c'est comme ça qu'on pourrait m'appeler »).

Malgré des débuts très prometteurs et la profonde admiration qu'elle a suscitée chez Hopper et Malick, Cebe sera son dernier rôle important. Oubliée des studios et de toute manière peu attirée par le bling bling d'Hollywood, elle se marie jeune et s'installe en Californie où elle se consacre à sa famille pendant toute sa vie. Elle apparaît toutefois occasionnellement au cinéma, notamment dans *Gummo* (1997), dans lequel Harmony Korine a tenu à rendre hommage à son talent en lui attribuant une scène mémorable où elle fait un drôle de numéro de claquettes dans un sous-sol lugubre après avoir menacé son fils avec un pistolet. Malgré son corps de femme devenue mère on lui retrouve cette même

voix, ce même visage, cette même énergie... et en la voyant on se demande pourquoi elle a disparu des écrans, on se dit « quel gâchis, elle aurait pu faire tant d'étincelles ». On sait qu'elle aurait pu devenir une star de cinéma et puis on se ravise : certes c'est une étoile qui a filé trop vite mais elle était une grande actrice.

Dans la chanson *Hey hey, My my (Out of the Blue)* qui a inspiré le titre de ce film devenu l'un de mes préférés, Neil Young chante :

« *It's better to burn out / Than to fade away / The king is gone but he's not forgotten* »

Linda Manz est décédée le 14 août dernier et ce jour-là, sans avoir connaissance de sa mort, je l'ai dessinée.

The queen is gone but she's not forgotten.

A.V.



ANTHOLOGIE CINÉPHILE

Dans ces lignes, on analysera, chaque semaine, des éléments formels et/ou narratifs de la fiction de genre, majoritairement hollywoodienne. Cette rubrique, qui se veut concrète et appropriable, accompagne l'ouverture du Studio 34, le laboratoire de création cinématographique de La Clef Revival. Ouvert à toutes et à tous, le Studio 34 entend contrecarrer l'entre-soi qui gangrène l'économie du cinéma, la pandémie (surtout quand elle est instrumentalisée en faveur de lois liberticides) et, enfin, la précarisation accrue du milieu culturel. Ces notes n'attendent que d'être empoignées, enrichies, contredites par vos lectures et vos retours !

Petit inventaire (non-exhaustif) des anti-héros au cinéma (la suite au prochain numéro) :

• PROFIL 15 :

On appellera ce profil «le syndrome de Jason». Personnage de la mythologie grecque, Jason a la particularité d'avoir délégué sa capacité d'agir à ses compères pour ramener la Toison d'or en son pays et accéder au trône. Les Argonautes combattent pour lui avant que la magicienne Médée ne prenne le relais. Jason serait donc le prototype de notre profil, où le héros donne aux autres personnages son pouvoir d'action pour économiser, mais sournoisement renforcer, ses potentialités identificatoires avec le spectateur. Car moins le protagoniste en fait, et plus on l'imagine faire. Dans *Cat Dancing* de Richard Sarafian, on apprend tout un tas d'informations sur le héros (Burt Reynolds) par différents personnages, ce qui renforce la stature iconique de celui-ci. L'aura du personnage est aussi renforcée par le fait que, tout le long du film, il est perçu à travers les yeux d'une femme amoureuse. Du coup, sa figure est «romantisée»... mais aussi économisée ! Il n'a pas à en faire beaucoup ; son amante va même rejouer son amoureuse défunte et indienne (on n'est pas loin de *Rebecca* ou de *Vertigo*) pour achever l'intrigue dans un final à la Walsh (*Pursued*, *Colorado Territory*, *High Sierra*).



Cat Dancing, Richard Sarafian, 1973



Golden swallow, Chang Cheh, 1968

Un héros classique fonctionne souvent comme une sorte de spectre dont le champ d'action est attendu, programmé à l'avance, et c'est souvent aux personnages secondaires de lui donner vie, pour économiser, valoriser sa prestance emphatique. D'ailleurs, il faut noter que Jason, pour survivre à sa naissance controversée, se fait passer pour un mort-né... Il y a quelque chose de mortifère dans ce héros, et les déclinaisons conscientes ou inconscientes de ce profil si particulier, au travers des films de genre principalement, en témoignent : *Golden swallow* de Chang Cheh, *Meurtre d'un bookmaker chinois* de John Cassavetes, *Les Girls* de Georges Cukor, *Le 13^e guerrier* de John McTiernan, *Pirates bons à rien mauvais en tout* de Peter Lord et Jeff Newitt.

Seuls les personnages héroïques transgressifs peuvent se dispenser d'une telle économie, en réinvestissant leur corps pour se le réapproprier, et en affichant une posture marginale, celle d'être seul contre tous, ou de préférer le sacrifice à une vie rangée et résignée (de *Luke la main froide* à *Vanishing Point*, de *White Line Fever* à *The Jericho Mile*).

Le personnage de Joker du *Dark Knight* de Christopher Nolan offre beaucoup de similarités avec le Barbe noire du film éponyme de Raoul Walsh. Ils ont tous les deux le même humour noir, la même cruauté vis-à-vis des personnages aseptisés qui les entourent, et partagent la même amoralité qui les mènent à des actes criminels. Au début du film, le Joker se sert de ses acolytes comme d'une chair à canon, mais aussi comme de possibles corps économisant ses actions à lui. Barbe noire, tout le long du film, se sert de son équipage (comme Jason avec les Argonautes) comme de cobayes, jusqu'à jouer avec sa propre mort avec un sosie dégénéré (le Joker simulera quant à lui l'état de macchabée).



The Dark Knight, Christopher Nolan, 2008

À rebours de ce syndrome narratif, vous avez Spencer Tracy dans *Un Homme est passé* de John Sturges, dont l'apparition dans une bourgade, où un train ne s'est pas arrêté depuis quatre ans, suffit à dérégler tous les habitants et à les pousser à l'action. En effet, spectateurs soumis et passifs comme des zombies, les habitants sont complices d'un meurtre raciste grâce auquel le meurtrier les tient toutes et tous en joug.

• PROFIL 16 :

Le personnage de «Chameau» dans *The Streetfighter* de Shigehiro Ozawa représente la docilité du spectateur, voire son impuissance, mais aussi ses capacités d'empathie envers son maître/ le protagoniste. Ce dernier est alors mis en valeur. Exemple : Reinfeld et Dracula, les androïdes de *Star Wars* et les protagonistes, les deux sous-fifres de *Hanzo the Razor : L'Enfer des supplices* de Yasuzo Masumura... Ces rôles de bouffon semblent prégnants dans la culture japonaise et participent de valeurs ambivalentes, à la fois positives et négatives.



The Streetfighter, Shigehiro Ozawa, 1974

• PROFIL 17 :



White Heat, Raoul Walsh, 1949

Des personnages qui ne sont plus mortels et qui appartiennent à un autre régime d'images. Ce ne sont plus des psychologies, mais des énergies, et elles peuvent même être contagieuses. Le personnage devient une énergie incontrôlable que seul le film peut arrêter, mais le scénario n'a plus d'effets et d'occurrences sur la mortalité de son protagoniste. Souvent, le scénario construit autour de celui-ci une amoralité bienvenue, qui atteste de son statut inhumain, voire monstrueux. La seule mort envisageable pour ce genre de personnages est une mort tragique, grandiose, spectaculaire (James Cagney dans *White Heat* de Raoul Walsh, Al Pacino dans *Scarface* de Brian De Palma).

Il existe plusieurs personnages emblématiques qui contribuent à alimenter ce profil passionnant qui fait souvent corps avec la mise en scène, voire avec le montage même du film, lequel n'arrive plus à canaliser son énergie incontrôlable : le sabreur fou Ryunosuke Tsukue (Tatsuya Nakadai) de *Sword of doom* de Kihachi Okamoto, le mercenaire Tsurugi (Sonny Chiba) de *The Streetfighter* de Shigehiro Ozawa (qui devient une sorte de demi-dieu invincible à mesure que le film avance), Leatherface dans *Massacre à la tronçonneuse* de Tobe Hooper qui, en gesticulant avec sa tronçonneuse, fait corps avec son arme.



Sword of doom, Kihachi Okamoto, 1966



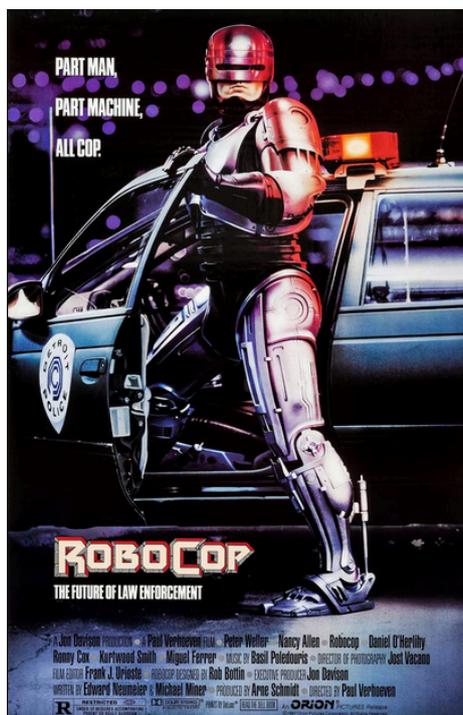
Massacre à la tronçonneuse, Tobe Hooper, 1974

D.W. (Remerciements : G.C.)

ANECDOTE CINÉMATOGRAPHIQUE DE LA PLUS GRANDE NÉCESSITÉ

« Ce que j'aime au cinéma, ce sont les films à fort impact. *RoboCop* en est un excellent exemple. J'aime ressentir une sorte de montée d'adrénaline devant un écran et la violence peut provoquer ça. Ça capte définitivement votre attention. Je pense qu'un film est comme une fenêtre, il suspend la réalité et c'est très important car quand ça fonctionne vous êtes littéralement transportés. Votre vie est suspendue et la violence peut être un très bon déclencheur, il vous emmène facilement faire un tour de montagnes russes. Mais s'il crée une envie de violence, c'est discutable. En même temps, mon sentiment est que si ça vous libère de certaines tendances agressives et d'une manie voyeuriste alors c'est salvateur, c'est thérapeutique. » (Kathryn Bigelow dans le bonus dvd de *Near Dark*, dans la collection « Make my day » dirigée par Jean-Baptiste Thoret)

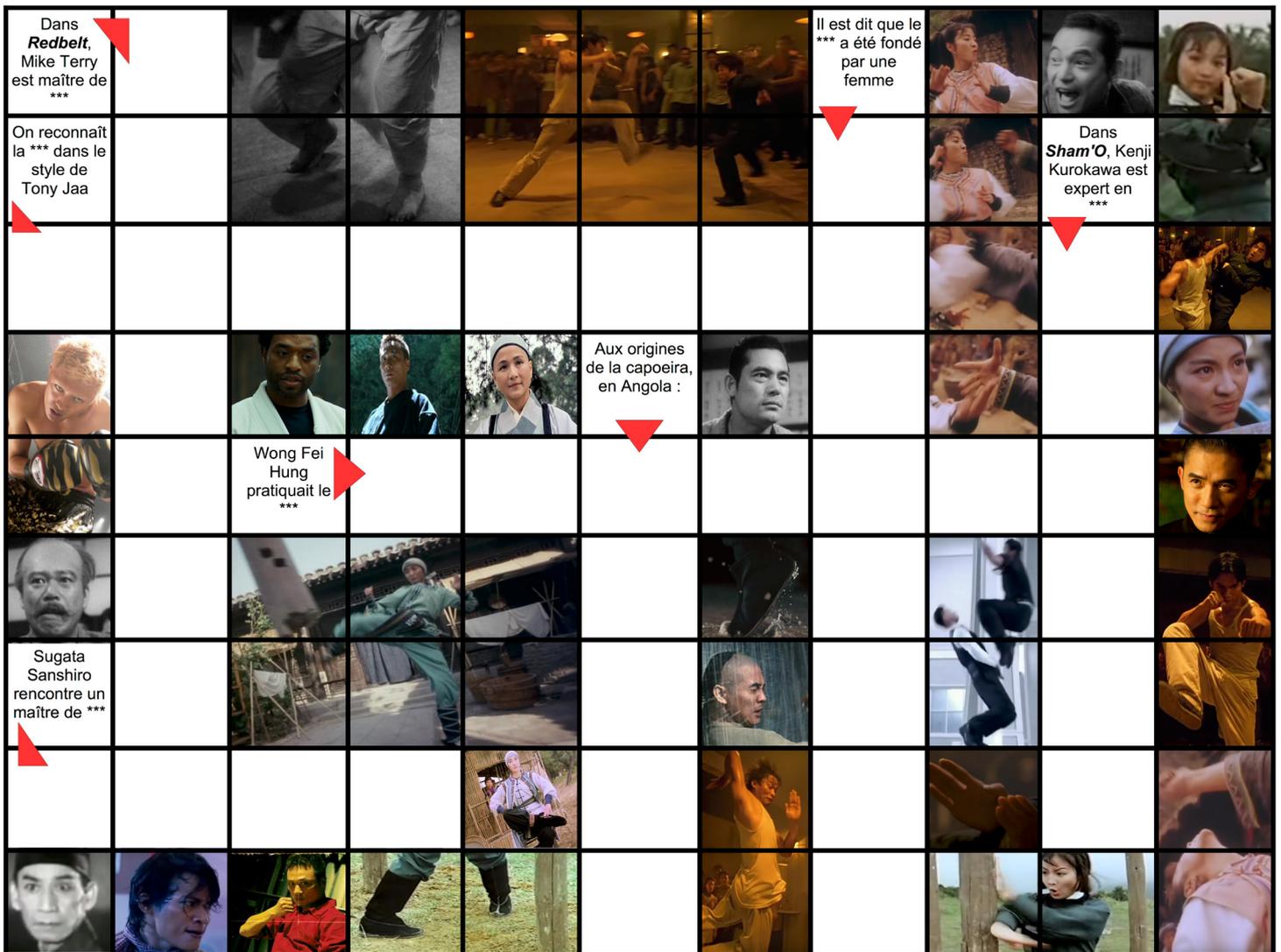
« Nous ne sommes rien de plus que de la viande ! Notre corps se compose de chair, de sang, d'organes, de muscles... Léonard de Vinci l'a très bien représenté dans ses croquis, où il était très au fait de ce dont nous sommes constitués. Seuls les gens qui se voilent la face refusent de le voir. (...). Disons que je suis totalement conscient de la vulnérabilité du corps humain, du fait que ses composantes peuvent rapidement se détériorer lorsqu'ils sont la cible de la violence et de l'agressivité. » (Entretiens avec Paul Verhoeven, Au jardin des délices avec Nathan Réra).



D.W.

MOTS FLÉCHÉS

Spécial arts martiaux – numéro 1



E.A.

ÉLÉMENTAIRE MON CHER KEATON !

réponse de la semaine du 25/01/2021 : *Do The Right Thing*, Spike Lee

Dans cette rubrique, nous choisissons un film emblématique, quoique trop peu montré, et le représentons sous des formes diverses et variées... Avec ces indices, saurez-vous le reconnaître ?

« La Kung Fu Comedy atteint son sommet dans ce film très étudié au tournage rarissimement long pour Hong Kong (huit mois). Plaisanteries fines et références appuyées au kung fu cantonais des années 50 épaulent les talents d'endurance masochiste de Jacky (...). Le goût du risque affiché devient la véritable signature du nouveau seigneur de Hong Kong : « J'aime exécuter des cascades dangereuses et me faire rouer de coups. Le public voit qu'il est dur de gagner, même avec beaucoup de chance. Je veux qu'il rigole afin d'oublier toute la violence qui précède. » » François et Max Armanet, *Ciné Kung Fu*

(Remerciements de C.B. à C.G.)



C.B.



Wong Fei-Hung, Tsui Hark, 1991

IMAGES TIRÉES DES FILMS

La légende du grand judo (Sugata Sanshiro), Kurosawa Akira – 1943. Avec Fujita Susumu, Ōkōchi Denjirō, Todoroki Yukiko, et Tsukigata Ryunosuke.

Huang Fei-hong's Combat with the Five Wolves, Wung Fung – 1969. Avec Kwan Tak-Hing dans le rôle de Wong Fei-Hung.

Wing Tsun (The Formidable Lady From Shaolin), Tony Liu Jun-Guk – 1977. Avec Cecilia Wong Hang-Sau dans le rôle de Yim Wing-Chun.

Il était une fois en Chine (Wong Fei-Hung), Tsui Hark – 1991. Avec Jet Li dans le rôle de Wong Fei-Hung.

Wing Chun (The Legend Of Kung Fu Queen), Yuen Woo Ping - 1994. Avec Michelle Yeoh (dans le rôle de Yim Wing-Chun), Donnie Yen, et Chang Pei-Pei (dans la rôle de la maîtresse de Yim Wing - Chun).

Ong Bak, Prachya Pinkaew – 2003. Avec Tony Jaa et Petchai Wongkamlaow.

L'Honneur du Dragon (The Protector), Prachya Pinkaew – 2005. Avec Tony Jaa et Petchai Wongkamlaow.

Sham'o, Cheang Pou-Soi – 2007 (d'après le manga *Shamo* d'Izō Hashimoto dessiné par Akio Tanaka – 1998-2015). Avec Shawn Yue Man-Lok, Francis Ng Chun-Yu, Annie Liu Xin-You et Kobayashi Masato.

Redbelt, David Mamet – 2008. Avec Chiwetel Ejiofor dans le rôle de Mike Terry.

The Grandmaster, Wong Kar-Wai - 2013. Avec Tony Leung Chiu-Wai (dans le rôle d'Ip Man) et Zhang Ziyi.

SPL II : a time for consequences, Cheang Pou-Soi et Wilson Yip – 2015. Avec Tony Jaa, Wu Jing, Simon Yam Tat-Wah, Zhang Jin, Louis Koo Tin-Lok.

Nota Bene : L'art martial que pratiquait Wong Fei-Hung est le Hung Kuen, mais est plus communément appelé Hung Gar en France.

Dans la légende, Yim Wing-Chun aurait fondé le style le Wing Chun, et aurait eu pour maître la célèbre nonne bouddhiste de Shaolin Ng Mui, qui aurait fait partie des cinq survivants de l'incendie du monastère sous la dynastie Qing. Deux autres célèbres pratiquants du Wing Chun sont Ip Man et Bruce Lee.

À suivre...

E.A.



Ong Bak, Prachya Pinkaew, 2003

APPEL À CONTRIBUTION

Vous voulez crier à nos côtés ?

Partagez vos textes (5 000 signes maximum),
dessins, jeux, photos, vidéos sous le hashtag
#killthedarlingfanzine ou écrivez-nous
à l'adresse suivante :
killthedarlingfanzine@gmail.com

Chaque semaine, l'une de ces productions sera
publiée dans les pages du fanzine.

P.S. : n'oubliez pas de titrer votre proposition !



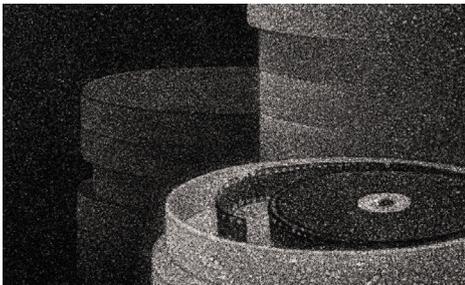
Brute Force, Jules Dassin, 1947

APPEL À ARCHIVE

En vue de la préparation d'un numéro
spécial, nous sommes à la recherche
de tout document d'archives ou témoignages
(photographies ou autres) sur l'histoire
du cinéma La Clef depuis sa création.

Vous pouvez nous les adresser par
courrier au **34, rue Daubenton, 75005
Paris**, ou par mail à l'adresse suivante :
killthedarlingfanzine@gmail.com

P.S n'oubliez pas de nous préciser
leur provenance et/ou auteur•rice•s



Chloé Van Herzelle, Anne-Sophie Girault et Clémence Bouchereau, 2019

KILL THE DARLING

numéro 12 - 08/02/2021

Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Eunice Atkinson, Cebe Barnes, Gleb Chapka,
Chaney Grissom, Jeff Jefferies, Michael Kael,
Alice Velte, Derek Woolfenden

Rédacteur•trice•s en chef : Lucie Bonnet
& Derek Woolfenden

Conception graphique : Anaïs Lacombe
& Luc Paillard

Façonné à La Clef (Paris, France)
Imprimé dans le quartier

Typographie :
Barlow by Jeremy Tribby
La Clef by Anton Moglia
Gig v0.2 by Franziska Weitgruber

LA CLEF
Revival



34, rue Daubenton, 75005 Paris

killthedarlingfanzine@gmail.com

www.laclefrevival.com
[facebook](#) & [instagram](#) : @laclefrevival
sauvequipeutlaclef.fr